



Photos Pottier

CONVERSATION AVEC

JEAN ONIMUS

je ne crois pas au pire !

Un homme qui ne fait pas de bruit. Mais une pensée frémissante, une conscience aiguë du réel, de l'âme... Un de ces hommes qui savent discerner l'essentiel au milieu des « crises » et le fatras des idées à la mode. Et, au contact de qui on se sent soudain un peu plus intelligent, un peu plus vivant.

- Parlons de vous d'abord... On connaît l'écrivain, mais peu l'homme que vous êtes...

Toute ma vie, j'ai été professeur de littérature française... A l'étranger d'abord, puis à l'université d'Aix-en-Provence et enfin à Nice. J'ai donc toujours plus ou moins vécu dans ce pays-ci, au soleil, parmi les cigales et les oliviers.

- Vous y êtes né ?

Je suis né à Marseille. Mais un peu par hasard, mon père y était alors professeur de médecine...

- Vous avez aimé votre métier ?

Il m'a passionné. Particulièrement lorsque j'ai enseigné en classe de Khâgne, à des garçons et des filles qui étaient encore au mois d'avril de leur vie... J'ai eu moins de satisfaction lorsque, plus tard, j'ai été professeur d'université.

- Pourquoi ?

Les choses avaient changé... Les étudiants d'abord : beaucoup d'entre eux entrent maintenant dans les facultés de lettres, non parce qu'ils aiment la littérature... ; mais parce qu'ils n'ont pu faire sciences. Mais aussi les méthodes d'approche et de recherche sur les textes : où je ne retrouve plus cette résonance humaine qui a développé chez moi ma vocation de professeur de lettres. C'est cette résonance que j'entendais en moi à la lecture d'un beau texte ou d'un beau poème que j'ai toujours essayé de communiquer. Maintenant, on s'efforce de scientifier la recherche littéraire. On s'intéresse plutôt à l'objet littéraire : pour le démonter, l'analyser... Mais du coup le texte littéraire devient quelque chose d'inerte, de mort. Alors qu'il est pour moi quelque chose de vivant, de concret, d'inépuisable, qu'il faut essayer de ressentir plutôt que de comprendre seulement au sens intellectuel...

Les poètes nous sont absolument indispensables. Ce sont eux qui nous mettent en contact avec l'authentiquement réel, avec le concret. Ils nous arrachent à cette espèce de schéma que nous impose la connaissance scientifique, mais qui ne nous donne du réel qu'une radiographie. La poésie, c'est l'expression directe, immédiate, des besoins de l'âme. Mais, malheureusement, elle n'est pas à sa place. Elle est délaissée. Tout simplement parce que nous vivons dans une société technique fondée seulement sur l'abstrait.

- « Je ne suis pas inquiet de nature, je suis né enthousiaste », dites-vous.

C'est vrai. Je suis d'un tempérament optimiste.

- Pour quoi vous êtes-vous enthousiasmé tout au long de votre vie ?

Pour toutes les belles choses : les beaux paysages, les beaux voyages... Pour l'art... C'est pourquoi j'avais une si profonde sympathie pour André Malraux pour qui l'œuvre d'art était une fenêtre ouverte sur autre chose, sur l'absolu peut-être... Au fond, je me suis enthousiasmé pour tout ce qui donne à l'homme la possibilité de se transcender. D'aller au-delà...

- Vous citez Malraux... Mais vous avez aussi beaucoup aimé Camus, non ?

Beaucoup. Parce qu'il était habitué à l'extrême par cette contradiction qui nous trouble tellement dans les temps que nous vivons. D'un côté il y avait le poète qui adorait la nature, qui se fondait littéralement dans les parfums, les fleurs, les couleurs. De l'autre, il y avait l'homme, effrayé par ce que l'être humain a fait de sa civilisation, horrifié par l'injustice et le mensonge, par les souffrances imposées souvent au nom de très beaux principes... Une véritable cassure entre un humanisme de bonheur et un humanisme douloureux et tragique... Une cassure que nous ressentons tellement aujourd'hui. D'où ce retour à Camus et à des positions camusiennes dont ne se cachent pas les nouveaux philosophes, comme Bernard-Henri Lévy, par exemple. Ce retour à Camus c'est tout simplement un retour à la réalité humaine, une fois dépassé le stade des idéologies qui, nous le savons maintenant, ne tiennent pas leurs promesses.

- Oui, mais ces idéologies continuent à maintenir leur pouvoir. Grâce aux systèmes qu'elles ont mis en place !

Certes. Mais ces systèmes sont minés de l'intérieur. Voyez ce qui se passe dans les pays de l'Est. Voyez ce qui se passe dans les pays capitalistes. De toutes parts, les théories sont en déroute.

- Mais, du même coup, nous nous trouvons dans le vide. Parce que ces idéologies nous aidaient à tenir debout !

Nous nous trouvons dans le vide... Mais il faut passer par là. Les dé-

sordres sont nécessaires, sinon on s'installe dans un système, on se clôt et on meurt. Finalement, c'est le désordre qui permet la progression. Il y a un désordre créateur.

- Précisément parlons du désordre que connaissent aujourd'hui les sociétés occidentales. Nous souffrons d'écartèlement, dites-vous. Entre la lumière froide et la lumière chaude. Expliquez-moi ça, Jean Onimus.

La lumière froide, c'est le monde que sécrète le système technicien et dans lequel vit l'homme moderne... Cette lumière froide je ne la subis plus tellement depuis que je suis à la retraite dans cette petite maison provençale, mais je sais pour l'avoir éprouvée ce qu'est la vie mécanique du citadin, qui se sent littéralement machinisé, installé dans un code où il éprouve le sentiment de devenir lui-même peu à peu un rouage : avec une vie en miettes, un travail fonctionnel et répétitif. Emprisonné dans son activité, il est atteint aussi dans ses idées, dans sa réflexion. Parce que les idées elles-mêmes finissent par devenir seulement des objets. La télévision, la radio et les journaux véhiculent des stéréotypes, des idées toutes faites et les gens croient penser en jouant au bilboquet avec ces idées à la mode qu'ils



JEAN ONIMUS

emboîtent les unes dans les autres. Mais, ce ne sont que des mots... du vent, j'allais dire ! Même l'amour, technicisé par l'érotisme, tend à se vider de sa substance existentielle, de la présence créatrice des amants.

La lumière froide c'est cela. C'est ce monde que nous appelons d'ailleurs inhumain, car nous sentons bien qu'il est contraire à la vie. Contraire à la lumière chaude...

- Justement, cette lumière chaude ?

La lumière chaude, c'est le monde du cœur... Tout ce qui nous relie vitalement, humainement, à notre univers. Le mystère indéfinissable qui constitue notre personne. Les rencontres de hasard, le don de soi... Des choses aberrantes pour le système technicien. Incapable de prendre en compte le don de soi, par exemple. Comment le codifier, le mettre sur ordinateur ? Or, le don de soi c'est tout de même l'autre moitié de nous-mêmes. Voilà l'écartèlement ! Alors ce que nos contemporains cherchent, précisément, à travers l'écologie ou ce qu'ils appellent la qualité de la vie, ce sont des satisfactions qui concernent cette autre moitié d'eux-mêmes, brimée et mutilée par le système technicien. Parce qu'ils sentent bien, confusément, que c'est dans cette autre partie d'eux-mêmes que règnent la profondeur et une possibilité de bonheur véritable. Tout le reste est répétitif et la répétition c'est la mort. Mais que dans cette direction-là, en revanche, il y a une plénitude possible, un horizon, un infini... Et dans cette direction-là aussi, on a des chances de dépasser, de transcender la ruche que nous sommes en train de construire et qui se referme sur nous. C'est cette autre partie de nous-mêmes qu'il nous faut aujourd'hui explorer.

- Vous aimeriez avoir vingt ans aujourd'hui ?

Oui... Mais à condition d'avoir l'expérience que j'ai maintenant, parce que je saurais alors transcender mes vingt ans, les orienter ! Car, il y a quelque chose de tragique à avoir vingt ans aujourd'hui dans cette société mécanisée, répé-



titive et machinale. C'est bien ce qu'éprouvent les jeunes du reste. Ils ont le sentiment d'être pris au piège. Ici, on leur propose de beaux discours, mais ils ont vite fait de voir qu'il ne s'agit que de mots ; là on leur offre des choses, mais les choses à la longue encombrant et déçoivent. Piégés entre les mots et les choses. Alors, bien sûr, ils finiront par s'habituer. Ils apprendront à vivre en répétitif. Mais, au prix de terribles répressions. D'où tant de crises morales, tant de maladies mentales. Des maladies qui ne sont finalement qu'une révolte de la vie qui est au fond de nous. D'où aussi la drogue : une manière de voyager, de s'en aller, de fuir

cette mécanique. D'où la folie des vacances tout à fait significative de gens mal dans leur peau qui n'attendent qu'une occasion pour faire irruption, sortir de cette chrysalide dans laquelle ils se sentent enfermés.

- Cet écartèlement a-t-il eu des précédents dans les civilisations passées ?

Je crois qu'il est totalement nouveau. Parce que nous avons rationalisé notre société - et que nous ne cessons de la rationaliser - comme on ne l'a jamais fait avant nous. Autrefois la société était organique. Le premier groupe social c'était la famille qui, jusqu'à un

certain point s'auto-suffisait, dans une relative cohésion. Tandis que maintenant nous assistons à une division croissante, non seulement du travail mais de la vie elle-même. Notre vie est en miettes : la vie de famille réduite au minimum, la vie professionnelle, la vie du sexe, la vie de loisir... Tout cela parfaitement séparé. Une espèce de charcutage de l'être humain.

Mais, je pense que ce n'est qu'une période, une étape... Et probablement une étape nécessaire. Pour aller au-delà et dépasser la complication présente, il faut d'abord qu'on s'y installe, et donc probablement qu'on divise le travail, qu'on rationalise le groupe social... Avant que n'advienne autre chose, que naisse un autre ordre tout à fait différent. Un autre ordre que je vois déjà pointer à l'horizon.

- Que voyez-vous poindre à l'horizon ?

Un autre ordre, vous dis-je... Au niveau le plus humble, c'est cette recherche de qualité de la vie dont je parlais tout à l'heure. La qualité de la vie, finalement, c'est un ensemble très complexe de désirs plus ou moins conscients qui habitent des hommes et des femmes et qui les poussent à aller au-delà de la rationalisation, qui les poussent même à intégrer l'irrationnel à leur vie, avec la poétique, les satisfactions physiques... qui les poussent, en un mot, à réunifier l'être humain.

Je le vois aussi s'annoncer dans le domaine, de la création artistique et culturelle. D'un côté, il y a le procès d'une violence extrême fait à la civilisation et à l'homme tel qu'il est en train de devenir : un art et une poésie de révolte, de mise en question, d'étalage de la laideur et de l'horreur. Un réquisitoire terrible pour nous mettre en présence de l'inacceptable. Mais, à côté de ce cri déchiré et violent, naît aussi un art de célébration, aussi bien dans la peinture, qu'au cinéma ou dans la poésie. Un art qui essaie de nous faire enfin ouvrir les yeux sur les beautés du monde, que ce soit une goutte d'eau, un visage, une fontaine, le grain d'une peau, un arbre en fleur, ou un oiseau. Un art qui travaille à la réconciliation de l'hom-

me et du monde en nous dévoilant ce qui devrait nous être tout à fait spontané.

Même phénomène du côté de la science. Les pointes extrêmes de la science actuelle, de l'astronomie à la micro-physique, nous révèlent des choses absolument stupéfiantes. On demeure muet devant l'extraordinaire aventure de l'univers des nébuleuses aux bactéries... De toutes parts, un réveil. Nous commençons enfin à comprendre que tout, partout, est absolument neuf. Les choses ne se répètent jamais, tout est profondément singulier. Pour moi, c'est l'annonce d'une libération non seulement morale mais intellectuelle.

- Croyez-vous que les choses soient ainsi perçues par nos contemporains ? Beaucoup vont vous trouver optimiste, non ?

C'est possible. Moi, je dis ce qui me semble s'annoncer à l'horizon. Ceci dit, je n'ignore pas qu'en attendant le système tel qu'il fonctionne maintenant soit terriblement abrutissant. C'est du reste ce qui fait le malheur de nos enfants. Parce qu'ils sont jeunes, que leur regard est limpide, sévère, exigeant ; ils voient, eux, ce que nous avons désappris de voir. D'où le choc des générations que nous connaissons bien.

- Allons plus loin Jean Onimus... Cette espérance, d'où

vous vient-elle ? Bon, vous venez d'évoquer des signes qui selon vous pointent à l'horizon. Mais votre espérance, sur quoi la fondez-vous ?

Sur la conscience humaine. La conscience humaine est ainsi faite qu'elle ne peut jamais être satisfaite. Elle reste constamment ouverte, en quête... Au moment où, précisément, toute une série d'ouvertures qu'avaient laissé entrevoir les idéologies est en train de se fermer, la fine pointe de la conscience humaine, elle, est aux aguets. Et, d'autres voies s'ouvrent. J'en vois quatre principales.

Celle d'un néo-rationalisme d'abord : un rationalisme ouvert, par opposition au rationalisme clos né du XIX^e siècle à un moment où les hommes ont cru qu'ils avaient enfin trouvé les clés qui leur ouvriraient la compréhension totale du monde. Désormais, il s'agit d'aller au-delà des systèmes logiques dans lesquels nous avons vécu jusqu'ici, de nous rendre compte enfin qu'il y a des phénomènes aléatoires qui dépassent complètement toute prévisibilité logique. Autrement dit, qu'il y a de l'irrationnel et qu'il faut s'y ouvrir.

- Et les trois autres voies ouvertes ?

J'ai déjà parlé de la seconde, c'est l'art, la poésie... Des manières d'accéder au-delà du réel, plus loin que les apparences.



JEAN ONIMUS

La troisième voie ouverte, c'est l'amour. Tous les amants, même les plus heureux, sont tout de même déçus : ils savent bien que l'amour va encore plus loin, que ça pourrait s'ouvrir au-delà du couple heureux, à une grande transparence humaine. Il y a en nous cette nostalgie profonde, vous le savez bien.

La quatrième voie enfin c'est la voie religieuse. Une voie ouverte elle aussi. A condition de ne pas mettre trop d'obstacles sur le chemin, de ne pas dresser des forteresses dogmatiques qui empêcheraient l'aspiration religieuse de se déployer dans toute son ampleur.

- L'avenir de l'homme passe par ces voies ?

J'en suis convaincu. Mais je me garde bien de les remplir par des contenus précis qui ne feraient qu'ajouter encore aux idéologies. Je dis simplement, voilà les voies ouvertes devant nous. Incontestables, indiscutables. Puisqu'elles nous traversent tous pour aller habiter, d'une manière ou d'une autre, cette autre moitié de nous-mêmes.

- Et votre christianisme là-dedans Jean Onimus ?

Pour moi, de toutes ces voies, c'est la voie chrétienne qui va le plus haut et le plus loin. C'est cela ma foi. Je crois que sous le désert il y a de l'eau. Je n'en ai aucune preuve indubitable, mais personne ne peut me prouver non plus le contraire. Une fois qu'on croit cela, il n'y a plus qu'à s'obstiner à creuser un puits. La ligne de partage entre les humains passe par là : entre ceux qui croient à l'eau profonde et ceux qui n'y croient pas. Croire que cette nappe existe, c'est aussitôt admettre que la vie n'est pas stupide, que le monde, si inhumain soit-il, a un sens qui mène quelque part.

- Il y a un sens ?

Oui. Le sens que peut prendre une existence d'homme, le Christ l'a formulé et vécu il y a deux mille



ans. Et c'est pourquoi je creuse mon puits dans son Évangile.

Et, dans l'évolution même de l'univers quelque chose aussi me dit qu'il y a un sens. Regardez, la vie est toujours allée de l'équilibre vers le déséquilibre et vers le plus complexe. Toujours le choix du plus complexe ! Alors que la loi normale serait d'aller du déséquilibre vers l'équilibre : c'est la loi fondamentale de la thermodynamique. Or, la nature, elle, est toujours allée de plus en plus vers d'étranges déséquilibres. Jusqu'à cet extraordinaire porte-à-faux que représente la conscience humaine. Car c'est tout de même un fabuleux déséquilibre qu'une conscience qui n'est jamais satisfaite, qui ne trouve pas sa raison de vivre. Les animaux, eux, sont en équilibre : ils mangent, ils dorment, ils procréent... Sans questions. Mais pas l'homme justement. Pour moi ce déséquilibre permanent appelle un équilibre ultime, mais dont nous n'avons absolument aucune idée. Il n'y a pas de discours là-dessus. Dieu, on ne prononce pas son nom... Tous les mots qu'on dit sur Lui ne font que chosifier l'indicible. Sur ce point, je rejoins tout à fait les mystiques du silence.

- Au fond, ce déséquilibre que nous vivons actuellement, cet

écartèlement dont nous parlions n'est qu'une étape. Une étape de plus dans la longue marche de l'humanité ?

Je le crois. Nous sommes des mutants. Fragiles. Dans un état de désordre. D'où peut naître la catastrophe ou la promesse. La bifurcation est parfaitement ouverte : nous pouvons sombrer dans la fourmière ou, au contraire, devenir une société transparente. Les deux sont possibles. Mais, tout ce qui s'est passé jusqu'ici m'encourage à penser que le pire est improbable.

- Une société transparente, dites-vous Jean Onimus. Qu'entendez-vous par transparence ?

Pour moi, il y a une grande différence entre la transparence et la lucidité. Être lucide, c'est être un miroir de la réalité : la refléter aussi bien que possible. La transparence, au contraire, consiste à s'ouvrir à elle, à l'accueillir et surtout à l'écouter. Et, à ce moment-là cette réalité nous murmure des choses qu'on ne peut pas entendre si l'on n'est que lucide. Je crains même que l'homme qui ne serait que lucide finisse par laisser se dessécher en lui les vertus de la transparence.

- Nous vivons dans une société lucide !

- Oui. Terriblement lucide.

- Trop ?

Je ne pense pas. Je l'ai dit tout à l'heure, il nous faut passer par cette lucidité, la traverser pour aller au-delà. Vers l'autre moitié de nous-mêmes.

- Vous aviez vu dans les événements de mai 68 « un fabuleux printemps d'espoir »... Vous pensez toujours la même chose ?

Oui. Mai 68 a été une éruption et je reste convaincu que d'autres éruptions se préparent. Elles ne peuvent pas ne pas se produire. La vie l'exige. Un grand courant de vie, tel un fleuve caché, circule et

gronde sous la lumière l'éternité qu'une ap

- Vous chape es diants d sages, fin

Il ne faut véritables se font pe jeunes, c' pression d mes et le o ment dan me impre. temps de dé que le a travaillé jours trav profondeu Beaucoup conscience qu'est l'at gent qui fi ils ont vu existence plus d'arg fictions ? D'exister pas à être quantité d per. Ils or mesure où de relation les autres, l'art, que fond, c'est

- Vous sympathi rants un logie, de tour à la t

J'ai de la sy prends que courants co impasses. I que, à mo centrales querelle là fils qui s'er la construc alors que m peut pas s nients de c nous avons regrettable,

gronde sous la croûte du monde de la lumière froide qui semble avoir l'éternité pour lui. Mais, ce n'est qu'une apparence.

- Vous ne croyez pas que la chape est retombée ? Les étudiants d'aujourd'hui sont très sages, finalement...

Il ne faut pas être trop pressé ; les véritables mutations sont rares et se font peu à peu, vous savez. Les jeunes, c'est vrai, donnent l'impression de s'être clos sur eux-mêmes et le calme qui règne actuellement dans les universités est même impressionnant. Mais c'est le temps de l'attente. Je suis persuadé que le grand courant de vie qui a travaillé l'humanité depuis toujours travaille la jeunesse dans les profondeurs...

Beaucoup de ces jeunes prennent conscience, par exemple, du piège qu'est l'attrait de l'argent. Cet argent qui finalement dévore la vie : ils ont vu leurs pères perdre leur existence pour gagner toujours plus d'argent. Pour quelles satisfactions ? Eux rêvent d'exister. D'exister plus. Et cela ne consiste pas à être environné d'une grande quantité de choses, mais à participer. Ils ont raison. C'est dans la mesure où nous avons beaucoup de relations avec le monde, avec les autres, avec les livres ou avec l'art, que nous existons. Vivre au fond, c'est être en relation.

- Vous avez, je crois, de la sympathie pour tous ces courants un peu marginaux d'écologie, de contestation, de retour à la terre...

J'ai de la sympathie. Mais je ne les prends que pour des signes, car ces courants conduisent souvent à des impasses. L'exemple le plus typique, à mon avis, c'est celui des centrales nucléaires. Je suis en querelle là-dessus avec un de mes fils qui s'en va manifester contre la construction de ces centrales, alors que moi je pense que l'on ne peut pas se passer des inconvénients de ces machines. Parce que nous avons besoin d'énergie. C'est regrettable, mais qu'y faire !



- Après avoir vécu tout ce que vous avez vécu, il vous arrive de vous dire que vous avez bien rempli votre vie ?

Non. Qui pourrait dire cela ?

- Même quand on a enseigné avec passion, écrit des livres, cherché le sens comme vous l'avez fait ?

Même... J'aurais pu faire beaucoup plus et beaucoup mieux. J'aurais eu tant de choses à dire que je n'ai jamais réussi à dire comme il faut... Il faut être un peu bête pour être satisfait de ce qu'on a fait. On fait si peu de choses finalement. Mais l'extraordinaire c'est de voir que même si nos vies sont toujours un échec, l'évolution, elle, continue sa marche.

- Vous êtes très « teilhardien » ?

Très. Teilhard est un des auteurs qui a eu sur moi la plus profonde influence, j'ose même dire que je lui dois d'être resté chrétien. Avec lui, je partage cette certitude que la vie est une montée vers autre chose. Par ailleurs, Teilhard avait admirablement vu que la comple-

xité était un phénomène extraordinaire dont nous sommes loin d'avoir perçu toutes les conséquences. Nous allons vers toujours plus de complexité et, paradoxalement, vers plus en plus de simplicité. Qu'y a-t-il de plus simple qu'un geste de tendresse ou une prière ? Et pourtant, rien n'est plus complexe. Tellement complexe qu'on ne pourra jamais l'analyser. Comment analyser l'amour ? Or, aujourd'hui, nous allons vers ces choses-là. Vers cette complexité ultime qui s'exprime par le simple. Vers le divin finalement : point ultime de la complexité et donc de la simplicité.

- Vous écriviez un jour : « J'éprouve le besoin d'aller au fond de moi-même, de tirer du chaos de connaissances et d'expériences où je me débats, une perspective, un chemin... » Vous avez trouvé ce chemin. Mais savez-vous où il conduit ?

Non. J'ai vu des voies ouvertes qui mènent à une ouverture croissante. Sur quoi ? Je ne sais pas. Sur l'Autre, le Tout Autre, certainement. Mais je suis totalement incapable d'épiloguer sur lui. Parler de Dieu me paraît fou. On peut seulement essayer de se diriger vers lui. Vers la source même de l'amour. A travers ceux que l'on aime, et ceux que l'on tâche d'aimer...

Recueilli par Claude Goure

Quelques-uns des livres de Jean Onimus, parmi les plus récents : « L'Écartèlement », « Expérience de la poésie », « L'Asphyxie et le Cri », « Teilhard de Chardin ou la foi au monde », *Interrogations autour de l'essentiel* (aux Editions Desclée de Brouwer). Paru aux Editions du Cerf : « Le Perturbateur » (dans la collection « Regards sur le Christ »).

A paraître prochainement : « La Mutation » (Jean Onimus l'achevait au moment où nous lui rendions visite).